

LES ENFANTS  
DE DIMMUVÍK



Jón Atli Jónasson

LES ENFANTS  
DE DIMMUVÍK

Traduit de l'islandais par  
Catherine Eyjólfsson

Novella

**NOTAB/LIA**

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien financier  
de l'Icelandic Literature Center



*Icelandic*  
LITERATURE  
CENTER  
MÍÐSTÓÐ ÍSLENSKRA BÓKMENTNA

© Jón Atli Jónasson, 2013  
Titre original : *Börnin í Dimmuvík*  
Publié avec l'accord de Forlagid : [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)  
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2015.  
© Visuel : Paprika  
ISBN : 978-2-88250-381-7

### *Sur l'auteur*

Né à Reykjavík en 1972, **Jón Atli Jónasson** est surtout connu comme dramaturge. Il a commencé à écrire pour le théâtre en 2001. Parmi les onze pièces qu'il a écrites, on peut citer *Trains de fantômes* (Draugalest, 2002), *Ressac* (Brim, 2004), *Rambo 7* (2005) et *Abyesse* (Djúpid, 2009). Jónasson est l'un des auteurs islandais contemporains les plus intéressants et les plus controversés. Ses pièces ont été représentées en Islande et dans différents pays européens. Il est l'un des fondateurs du Mind Group, association européenne de théâtre expérimental. *Ressac* a été adapté au cinéma et traduit en français.



*Quand le jour fait place à l'ombre  
garde-toi de la crique mauvaise  
même si le vent se déchaîne  
car les enfants de la ferme dévorent  
toute chair humaine chaude et froide  
qui leur tombe sous la dent.*

Vieux refrain d'auteur inconnu





*Soyez toujours prêts à répondre  
à quiconque vous demande raison  
de l'espérance qui est en vous.*

Première épître de Pierre, 3, 15



En 1930, j'avais douze ans. Du fait que me voilà à présent assise dans cette vieille église pour dire adieu à mon frère, je ne peux que revenir en arrière dans ma tête. Mon petit-fils aurait vite fait de me conduire jusqu'à la crique, mais je ne veux même pas y penser. Il n'y a rien là-bas maintenant. Ce n'est plus comme c'était. Pas comme c'était en 1930. La dernière année que nous y avons passée. Les pensées m'assaillent, l'une après l'autre, à mon corps défendant. C'est l'église aussi et la grande croix surplombant l'autel qui les attirent. Je pose la main sur mon petit-fils, et la retire. Ce n'est pas le bon homme. J'ai pris le pli de tendre la main vers mon époux. Il m'accompagne d'habitude dans ce

genre de circonstances, comme cet enterrement de mon frère. Mais il n'est pas là. Il est dans le service de gériatrie en ville. Ça fait quelques années qu'il y est. Depuis que sa tête a cessé de fonctionner et que c'est devenu trop pour moi de le garder. Je devrais moi-même être en maison de retraite, mais personne n'ose en parler. Je ne me fais pas remarquer et prends soin d'avoir l'air en forme et d'être animée quand ma fille ou d'autres membres de la famille me rendent visite. Je me fais livrer à manger le midi et il y a une jeune femme qui vient faire le ménage régulièrement. Mais je n'en ai plus pour longtemps. C'est flagrant. Le voyage jusqu'à ce petit village de la campagne sera bien le dernier que j'entreprendrai de ma longue vie.

\*

Avant de prendre la route, j'ai rendu visite à mon mari, au service de gériatrie. Je ne sais vraiment pas pourquoi. Il y a longtemps qu'il ne me reconnaît plus. Je lui ai posé

les questions que je lui pose depuis qu'il a été admis là-bas.

« Tu me reconnais ? »

« Non », dit-il avec une conviction telle que j'en viens à douter moi-même que nous nous connaissions.

« Qui es-tu ? » demande-t-il alors, pour en avoir le cœur net.

« Une amie », dis-je comme d'habitude, et puis nous restons assis là un petit moment, dans le service. Mais c'est surtout pour sauver la face. Le fait que je vienne le voir présente tous les signes extérieurs d'une visite à un être cher qui réside dans un établissement public de santé. Pour lui, c'est du pareil au même, évidemment. Ma visite ne le dérange nullement, pas plus qu'elle ne le réjouit particulièrement. Sa durée n'a aucune importance non plus, vu qu'il a perdu la notion du temps depuis longtemps. Je le contemple. Il a une tache d'urine à l'entrejambe de son pantalon kaki, des restes de nourriture sur sa chemise ; il n'est pas rasé et a les cheveux emmêlés. Je jette un coup d'œil à la ronde dans le salon éclairé par de grandes fenêtres

donnant sur un petit jardin. C'est l'heure des visites et tout autour de moi les pensionnaires affrontent leurs visiteurs et leurs proches. Ceux-ci leur montrent des photos et leur posent des questions destinées à provoquer une réaction de leur part. Mais c'est un problème insoluble. Certains font semblant de reconnaître et de se rappeler. D'autres ont une vague réminiscence, qu'ils oublient aussitôt. Je ne fais aucun commentaire sur la tenue de mon mari. Je crois que sa vie est à présent réduite à un instant permanent. Ou à une pensée inachevée. Est-ce qu'une personne peut en porter une autre ? Et, si oui, combien de temps ?

Quand je lui dis au revoir, il me regarde comme si j'étais restée là pour affaires qui ne le concernent pas. Comme si nous étions assis là tous les deux par hasard. Il me fait un signe de tête et se retourne vers la fenêtre ou la télé. Cela arrive à capter son attention sans requérir de sa part la moindre corrélation.

\*

Mon petit-fils s'est proposé de me conduire à l'enterrement. J'ai accepté. Mon frère n'avait pas d'enfants et sa femme est morte il y a de nombreuses années. Nous n'avons jamais eu beaucoup de contacts. Je porte la robe noire qui était de toute façon étalée sur le lit conjugal du côté où dormait mon mari quand il était encore mon mari et que nous vivions ensemble. Je suis allée aux obsèques d'une amie à moi il y a quelques jours. Elle venait de déménager dans une maison de retraite. Elle s'est ouvert les veines du bras. Les gens s'en sont étonnés. Moi, je savais pourquoi elle a fait ça. Elle était passée d'une grande maison à une petite chambre et les mauvais souvenirs sont revenus la hanter. Du temps où elle était arrivée pour la première fois à Reykjavík pour travailler comme bonne dans une famille de la haute. Elle logeait dans une petite pièce au grenier. Le maître de maison prit l'habitude de venir la rejoindre la nuit. Il en alla ainsi pendant quelques années, jusqu'à ce qu'elle fît la connaissance d'un homme et se mît en ménage avec lui. Le

séjour dans la petite chambre qui lui avait été allouée à la maison de retraite l'a fait se remémorer tout cela. Dans ses moments de confusion sénile, elle se mit à recevoir à nouveau des visites nocturnes. Elle n'en parla à personne, bien entendu. Sauf à moi. Mais est-ce qu'une personne peut en porter une autre ? Et, si oui, pendant combien de temps ? Le petit-fils vient me chercher. Il est la gentillesse même et m'aide à monter dans la jeep. Et puis on se met en route. Les sièges sont extrêmement confortables. En cuir clair. Je regarde autour de moi dans la voiture qui plane littéralement. C'est à peine si on sent les bosses du terrain grâce à la suspension. Mes yeux tombent sur un cendrier au-dessous de la radio, au milieu du tableau de bord. Je me risquerai peut-être à fumer en cours de route. Je ne pense pas que mon petit-fils puisse me le refuser. Je lui fais des compliments sur la jeep ; il en est tout fier et opine du bonnet. Il travaille dans une banque ou une société fiduciaire dont j'ignore le nom. Il a les joues roses de la jeunesse et des yeux pleins de



vie. Grand, mince et beau. Il prétend que nous sommes à l'orée d'un âge nouveau. Qu'on entrevoit de bonnes années à venir, bien différentes de tout ce que les gens ont connu. On se laisse facilement entraîner par son enthousiasme. Qui se confine pourtant dans certaines limites, comporte une certaine hésitation pouvant passer pour de la politesse, quand il évoque des plans d'avenir en présence d'une personne qui ne vivra pas assez longtemps pour les voir se concrétiser. On ne parle pas de fête à celui qui ne sera pas là pour la faire.

Nous empruntons le tunnel de Hvalfjörður et le jour se mue en nuit. Mais je n'ai pas peur du noir. Je dois pourtant reconnaître la présence en moi de quelque appréhension. Chaque kilomètre parcouru nous rapproche du lieu. De la crique. Je repense à mon amie et me demande où elle peut bien se trouver à l'heure qu'il est. Au point le plus bas du tunnel, je pense à son âme. Tout simplement parce que cela me paraît approprié. Je pense à la mienne aussi. Mon cœur se serre. Nous nous arrêtons à Borgarnes et

j'abaisse la vitre de mon côté avant d'allumer une cigarette. Le petit-fils fait un saut dans une boutique pour nous acheter du coca. Une jeune fille aux cheveux décolorés, dans les vingt ans, portant pull en polaire et tablier blanc, se tient sur le parking et fume. Nous échangeons un regard. Puis elle éteint sa cigarette et rentre dans la boutique à pas lents.

\*

Prends soin d'avoir toujours de quoi faire. Pour que ton esprit ne se mette pas à vagabonder. À se remémorer une main qui passe le long des profondes rainures d'une table dans la pénombre. Un visage ou même une partie de visage. Un doigt ou le bout d'un nez.

\*

Je pourrais lui demander de me conduire au fond de la crique si j'en avais envie. À mon petit-fils. Mais il faudrait, bien sûr,